

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Kim-Vân-Kiêu au Cinéma.



INDOCHINE Films et Cinémas nous a donné, l'autre jour, une primeur Elle a voulu, très intelligemment, par le moyen du film, plaire aux indigènes et donner aux Européens une leçon, je ne dirai pas de choses, mais de vie extrême-orientale.

Et, ici comme partout à l'heure où nous sommes, les gens qui réfléchissent parce qu'ils savent, se sont aperçus que la tentative, pour si intéressante qu'elle pouvait devenir, a dû oublier son but double, documentaire et artistique, pour ne rester qu'une opération commerciale.

Elle a — sans le vouloir expressément peut-être — sombré dans le néant où sombre notre cinéma national. Lisez l'enquête faite à ce sujet par M. Lang, enquête à laquelle M. Antoine, l'inimitable artiste, a donné une note de juste pessimisme corroborée par la satisfaction financière des grands entrepreneurs.

Les points de vue sont différents. Tandis que des artistes ou, simplement, des épris d'art, tandis que des éducateurs voient dans le film un enseignement par les yeux plus pénétrant que celui du verbe, et moins rébarbatif, les Pathé, les Gaumont et autres, n'y conçoivent qu'une opération de rapport. Et, pour la lancer, tous les moyens de publicité et même de battage, leur sont bons. Ils en sont arrivés à *tourner* les chefs-d'œuvre les plus purs de notre littérature, ceux qui ne sont faits que de notre pensée, de notre vision et de notre langage.

L'on me dira que j'exagère. Et, cependant, mettez donc *Le Cid* ou *les Horace* au Cinéma, essayez donc de filmer Racine, Molière, Marivaux, Beaumarchais; essayez donc même *Hernani* ou *Ruy Blas* et ce sera, tout simplement, grotesque, ridicule et iconoclaste.

Alors? Alors, c'est le roman feuilleton qui, mal écrit, plaisait aux concierges auxquels un miracle de science épargne même cette lecture.

Alors? Alors, puisque vous vous bornez à cette conception mesquine, soyez utile. Au lieu de nous montrer des exploits d'apaches de tous les mondes, excitez des sentiments plus intimes et plus nobles.

Je traduirai ma pensée de façon sans doute un peu grossière mais juste, en citant une partie d'un vieux sonnet d'André Gil :

Parce que de la viande était à point rôtie,
Parce que le journal détaillait un viol,
Parce que sur sa gorge immonde et mal bâtie,
La servante oubliâ de boulonner son col,

.

les deux époux, influencés par ce cinéma qui n'en est pas un, au sens technique du mot, éprouvent un sentiment, imprévu mais naturel, dont :

O Dante et toi, Shakspeare, il peut naître un poète.

Eh ! bien, faites naître quelqu'un, fût-ce un poète ! Cela vaudra mieux que d'engendrer des cambrioleurs.

C'est — je veux le croire — pour obéir à un sentiment de ce genre que l'*Indochine films* a décidé de porter sur l'écran le plus célèbre des poèmes annamites.

Le *Kim-Vân-Kiêu* — dont nous, Français, ne pouvons saisir que les côtés de sentiment moral mais dont les mérites littéraires nous échappent — est une exaltation de l'amour filial qui nous séduit d'autant plus qu'elle se pare d'un exotisme plaisant. Il nous semble admirable que des êtres humains qui vivaient à de lointaines époques, aient pu éprouver et célébrer des sentiments et des actions qui nous paraissent aujourd'hui d'autant plus extraordinaires qu'ils sont devenus plus rares. Nous les qualifions de surhumains.

Et, en effet, ils sont non pas surhumains mais si en dehors de la généralité des conceptions actuelles des devoirs, qu'il devient ennuyeux, rasoir, pompier, si vous voulez, de les montrer même en ombres, fussent-elles chinoises.

Et j'en reviens à ma comparaison de tout à l'heure. Rodrigue au Cinéma ferait crier : « La barbe ! » C'est triste à dire mais c'est comme ça.

L'on me dira que l'Annamite pouvait retrouver dans le film une partie tout au moins des émotions que lui procurait la lecture du poème. Cela eût été utile et même nécessaire. Malheureusement, dans le film comme dans certaine littérature dite indochinoise, l'incompréhension — je ne veux pas dire l'ignorance — de l'âme du pays éclate dans la contexture même du film et, si la grande majorité du public européen approuve parce qu'elle ne sait pas, le public annamite tout entier rit parce qu'il sait. Il y a des sentiments et des pensées que le cinéma ne rendra jamais, surtout si ces sentiments et ces pensées sont étrangers à celui qui a conçu le film et l'a exécuté.

De là un manque de vie complet, des automates qui semblent obéir aux gestes d'un maître de ballet plus qu'à la passion qui les devrait mouvoir. De là cette froideur, ce manque d'âme d'autant plus sensibles qu'il s'agit d'un poème de pur et noble sentiment.

Le décor au moins a-t-il sauvé les gestes ? Les journaux se sont complus à célébrer l'heureuse idée qui a fait vivre les personnages en des milieux familiers aux Français du Tonkin. Eh bien ! cette idée choque. Comment ! Voilà un poème qui se déroule en *Chine*, à une époque lointaine, et l'on veut le faire vivre à Do-Son, à la pagode des Dames, sur les bords du Grand Lac, dans des intérieurs qui sont chinois de l'époque de Sun-Yat-Sen !

En vérité, cela est bien la conception de l'art cinématographique d'aujourd'hui et que dénonce Arthur Lang : attirer le public par de l'inédit, du nouveau, cet inédit et ce nouveau fussent-ils à peu près aussi faux que les romans de Jean d'Esme.

Je sais que l'adaptation cinématographique du *Kim-Vân-Kiêu* n'a eu que fort peu de succès auprès du public indigène. Je sais aussi qu'elle n'en a eu aucun auprès des lettrés.

C'est qu'en effet, le poëme a été complètement dénaturé. Et il en résulte ce singulier résultat : Annamites et Français font une moue significative : les premiers parce qu'ils ne reconnaissent plus leur œuvre nationale, les seconds parce qu'ils trouvent que cela manque décidément d'intérêt.

De tout ceci, il résulte que l'idée de donner par le cinéma une connaissance de nos colonies, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral, serait excellente si elle était réalisée avec la conscience nécessaire, mais que, si nous persistons, dans de soi-disant films comme dans de soi-disante littérature, à ne montrer que du faux et du toc, mieux vaut s'abstenir.

A l'époque où nous sommes, il n'est pas bon qu'aux yeux de nos protégés nous étalions une ignorance regrettable, pas plus qu'il n'est utile de faire prendre aux Français de France des vessies pour des lanternes.

M. KOCH.

